

Un entretien avec Pierre Bourdieu

Le Monde, 14 janvier 1992

Pierre Bourdieu est sans conteste l'une des figures majeures de la sociologie contemporaine. Né en 1930, élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé de philosophie, il est directeur d'études à l'Ecole des hautes études en sciences sociales à partir de 1964 et professeur au Collège de France depuis 1982. Ayant enseigné aux Etats-Unis (Princeton, Harvard, Chicago) comme en Allemagne (Max Planck Institut, Berlin), il jouit d'une renommée et d'une influence internationales attestées par les nombreuses traductions de ses ouvrages. Ce sociologue est toutefois un mandarin paradoxal. Universitaire reconnu, il démonte les mécanismes de l'institution universitaire et de la reconnaissance académique (*Homo academicus*, 1984). Au fil de quelque vingt-cinq volumes et de douzaines d'articles, sa recherche aborde des domaines très divers, telles la Sociologie de l'Algérie (PUF, 1961), l'éducation (avec J.-C. Passeron : *les Héritiers* et *la Reproduction*, 1960 et 1970), les pratiques culturelles (*la Distinction*, 1979), la formation des gouvernants (*la Noblesse d'Etat*, 1989). Ces ouvrages, comme la plupart de ceux de Pierre Bourdieu, ont été publiés aux Editions de Minuit. Malgré le fil directeur constitué par sa réflexion sur les méthodes des sciences sociales et son élaboration des concepts spécifiques (champ, habitus, capital culturel, violence symbolique...), la portée de cet ensemble, à cause de son apparente dispersion, n'est pas toujours perçue, singulièrement en France. Dans *Réponses*, son dernier ouvrage, avec Loïc-J. D. Wacquant (Ed. du Seuil), Pierre Bourdieu donne une vue globale des enjeux et des perspectives de son travail. Pierre Bourdieu aborde ici uniquement, non sans provocation parfois, des thèmes de réflexion politique liés à l'actualité sociale : mouvements de révolte des travailleurs sociaux, déclin du sens de l'Etat et des vertus publiques, rôle des intellectuels dans le débat démocratique.

Un entretien avec Pierre Bourdieu " Il n'y a pas de démocratie effective sans vrai contre-pouvoir critique "

Par ROGER POL DROIT, THOMAS FERENCZI, LM, 14 janvier 1992

_ Comment expliquez-vous cette exaspération, ces formes de désespoir et ces révoltes ?

_ Je pense que la main gauche de l'Etat a le sentiment que la main droite ne sait plus ou, pis, ne veut plus vraiment ce que fait la main gauche. En tout cas, elle ne veut pas en payer le prix. Une des raisons majeures du désespoir de tous ces gens tient au fait que l'Etat s'est retiré, ou est en train de se retirer, d'un certain nombre de secteurs de la vie sociale qui lui incombaient et dont il avait la charge : le logement public, la télévision et la radio publiques, l'école publique, les hôpitaux publics, etc., conduite d'autant plus stupéfiante ou scandaleuse, au moins pour certains d'entre eux, qu'il s'agit d'un Etat

socialiste dont on pourrait attendre au moins qu'il se fasse le garant du service public comme service ouvert et offert à tous, sans distinction...

_ Si l'on veut définir un idéal, ce serait donc le retour au sens de l'Etat, de la chose publique. Vous ne partagez pas l'avis de tout le monde...

_ L'avis de tout le monde, c'est l'avis de qui ? Des gens qui écrivent dans les journaux, des intellectuels qui prônent le " moins d'Etat " et qui enterrent un peu vite le public et l'intérêt du public pour le public... On a là un exemple typique de cet effet de croyance partagée qui porte à mettre d'emblée hors de discussion des thèses tout à fait discutables. Il faudrait analyser le travail collectif des " nouveaux intellectuels " qui a créé un climat favorable au retrait de l'Etat et, plus largement, à la soumission aux valeurs de l'économie. " Je pense à ce que l'on a appelé le " retour de l'individualisme ", sorte de prophétie auto-réalisante qui tend à détruire les fondements philosophiques du Welfare state et en particulier la notion de responsabilité collective (dans l'accident du travail, la maladie ou la misère), cette conquête fondamentale de la pensée sociale (et sociologique). Le retour à l'individu, c'est aussi le retour à la responsabilité individuelle (on peut blâmer la victime) et à l'action individuelle (on peut lui prêcher la self help), tout cela sous couvert de la nécessité inlassablement répétée de diminuer les charges de l'entreprise. " La réaction de panique rétrospective qu'a déterminée la crise de 68, révolution symbolique qui a secoué tous les petits porteurs de capital culturel, a créé (avec, en renfort, l'effondrement _ inespéré ! _ des régimes de type soviétique) les conditions favorables à la restauration culturelle aux termes de laquelle la " pensée Sciences Po " a remplacé la " pensée Mao ". Le monde intellectuel est aujourd'hui le lieu d'une lutte visant à produire et à imposer de " nouveaux intellectuels ", donc une nouvelle définition de l'intellectuel et de son rôle politique de la philosophie et du philosophe désormais engagé dans les vagues débats " néo-aroniens " d'une philosophie politique sans technicité, d'une science sociale réduite à une politologie de soirée électorale et à un commentaire sans vigilance de sondages commerciaux sans méthode. Platon avait un mot magnifique pour tous ces gens, celui de doxosophe : ce " technicien-de-l'opinion-qui-se-croit-savant " (je traduis le double sens du mot) pose les problèmes de la politique dans les termes mêmes où se les posent les hommes d'affaires, les hommes politiques et les journalistes politiques (c'est-à-dire très exactement ceux qui peuvent se payer des sondages...).

_ Ne tendez-vous pas à mettre, en un sens, le sociologue à une place de philosophe-roi, seul à savoir où sont les vrais problèmes ?

_ Ce que je défends avant tout, c'est la possibilité et la nécessité de l'intellectuel critique, et critique d'abord, de la doxa intellectuelle que secrètent les doxosophes. Il n'y a pas de démocratie effective sans vrai contre-pouvoir critique.

Autour de Pierre Bourdieu. De l'esprit de combat dans la recherche

La concurrence est, selon Bourdieu, un moteur de la création. " Les Règles de l'art " en fait une vigoureuse démonstration

Le Monde, 18 septembre 1992

Pierre Bourdieu, soixante-deux ans, philosophe de formation, sociologue de vocation, avec une quantité déjà considérable de publications derrière lui, dont certaines marquantes (1), professeur au Collège de France (chaire de sociologie), internationalement réputé, directeur d'une influente revue savante (2), est sans doute la plus remarquable incarnation que nous ayons aujourd'hui en France de l'esprit de recherche dans le domaine des sciences sociales. Un nouveau livre de lui fait nécessairement événement dans ce qu'il convient d'appeler, selon lui, le " champ ", c'est-à-dire le lieu, à la fois abstrait et concret, de tension et de concurrence constitué par les producteurs de culture, écrivains, artistes, intellectuels, leurs agents de diffusion et leurs instances de consécration. Le fait que les Règles de l'art, dont le but avoué est de poser les fondements d'une science des oeuvres, paraisse avec une bande publicitaire qui annonce : " Le Flaubert de Bourdieu ", indique sans ambages le défi lancé. Quel Flaubert associe-t-on inmanquablement à un nom d'auteur, dans le " champ " ? Celui de Sartre, évidemment. La concurrence est, selon Bourdieu, le moteur principal de la création intellectuelle et artistique, car celle-ci se situe nécessairement dans un champ conflictuel, où il s'agit pour le prétendant-créateur de conquérir une place dominante et de l'occuper le plus durablement possible pour y exercer un pouvoir, une autorité, y obtenir une reconnaissance (c'est-à-dire faire école), au moyen d'une victoire intellectuelle sur celui qui domine ou a dominé le champ. Bourdieu racontera peut-être un jour les raisons à la fois subjectives et objectives qui, aux alentours de 1955, lui ont fait choisir Sartre comme modèle à dépasser, de façon quasi obsessionnelle.

Sartre contesté

Il avait esquissé une explication, en termes généraux, dans un article, repris dans le présent volume, sur " Sartre, l'intellectuel total, ou l'illusion de la toute-puissance de la pensée ", article écrit après la mort de Sartre, et dont le ton polémique trahit clairement, mais peut-être pas tout à fait consciemment, ce que le défi lancé par le chercheur au philosophe comporte d'investissement proprement affectif, agressivité, envie, jalousie, dépit, admiration, tous sentiments qui rendent le chercheur fort humain, et non pas " trop humain ", au sens nietzschéen. C'est la prétention de soumettre la recherche à l'autorité de la philosophie et d'assurer ainsi à celle-ci la suprématie dans le champ culturel, et en particulier dans le champ des sciences sociales, que Bourdieu reproche le plus âprement à Sartre, et où il voit son échec, puisque, selon lui, l'Idiot de la famille ne réalise pas son ambition déclarée, qui était de montrer les médiations (d'abord

familiales) entre l'individu créateur et sa classe d'origine, et entre le projet créateur et son public.

Pour Bourdieu, il manque à Sartre, face à l'auteur Flaubert, une conception de l'auteur qui ne soit pas de pure projection de son propre narcissisme d'auteur, donc des concepts qui lui permettraient de prendre sur lui-même une vue objective et sur son objet de recherche, en l'occurrence la relation entre Flaubert et son roman *Madame Bovary*, une vue véritablement scientifique, au lieu de se perdre dans l'empathie projective. Ces concepts sont ceux d'*habitus* et de *champ*, l'*habitus* étant défini comme l'ensemble des goûts, des comportements, des manières de percevoir, de ressentir et de dire d'un individu en tant qu'il appartient à un groupe social et déploie son activité dans un champ qu'il contribue à former autant que le champ lui impose ses structures propres en tant que possibilités objectives. Dès 1975, Bourdieu, dans un article intitulé " Flaubert et l'invention de la vie d'artiste " (paru dans sa revue) répliquait à Sartre, sans discuter son interprétation des écrits de jeunesse de Flaubert et de *Madame Bovary*, mais en lui opposant une lecture socioanalytique de *L'Éducation sentimentale*. Cet article, repris et un peu développé dans le volume dont nous rendons compte ici, entend " réengendrer " le roman de Flaubert, c'est-à-dire en comprendre le principe générateur, en montrant que ce roman d'éducation (éducation au sens d'apprentissage de l'usage du monde et processus de " vieillissement social ") présente une structure d'homologie avec le monde social réel.

Cette structure est d'organisation entre deux pôles, l'art et l'argent, avec les champs de pouvoir que tous deux impliquent. Frédéric Moreau, le héros du roman, et ses amis, sont pris entre ces deux pôles, eux-mêmes représentés par les Arnoux (l'art et la politique) et les Dambreuse (la politique et les affaires). Les hésitations de Frédéric entre Mme Arnoux (incarnation de l'amour pur, comme substitut de l'art pur auquel Frédéric n'a pas l'énergie de se consacrer), Rosanette (demi-mondaine qui fréquente le milieu bohème où se jouent ambitions et échecs des artistes non pourvus de rentes) et M Roque (la jeune fille riche que sa mère le souhaite voir épouser pour accroître sa fortune et assurer sa position dans le monde) montrent que Frédéric, comme Flaubert, est un héritier qui refuse d'être hérité par son milieu. Mais par inertie, il rêve sa vie comme un roman (alors que Flaubert, pour les mêmes raisons qui lui font préférer l'illusion romanesque à l'illusion du réel social, écrit le roman de cette illusion). Ainsi, Frédéric Moreau est bien un double de Flaubert, un Flaubert qui n'écrit pas, dans le même monde social que celui où Flaubert a écrit. Résumée ainsi, la lecture de Bourdieu prend quelque chose de tautologique (*L'Éducation sentimentale* = roman de Flaubert artiste pur), comme le risque toute étude qui prétend ne pas interpréter mais décrire et analyser. Mais l'analyse de Bourdieu, surtout au détour de quelques remarques et récapitulations finales, est beaucoup plus stimulante qu'on peut le faire entendre ici, et ce sera aux flaubertiens de dire si elle apporte réellement du nouveau.

Le problème avec un livre de recherche, c'est que la théorie l'emporte nettement sur l'exposé de la recherche concrète elle-même. De ce point de vue, et Bourdieu ne peut évidemment l'ignorer, lui à qui rien n'échappe des stratégies à l'oeuvre dans le champ, la bande publicitaire " Le Flaubert de Bourdieu " est une fraude, une pure et simple captation commerciale visant non les spécialistes des sciences sociales et de la critique savante à qui ce recueil d'études est destiné, mais le public plus large des lettrés. Gustave Flaubert, en effet, est traité en un chapitre, il réapparaît brièvement à la fin,

mais les autres chapitres du livre (dont l'auteur n'a pas l'élégance académique d'indiquer toujours où et quand il les a publiés d'abord sous forme d'articles et quels ajustements intellectuels il leur a apportés en fonction des derniers développements de sa pensée, notamment sur l'idée capitale de jeu social et de jeu littéraire) concernent des problèmes généraux de l'état du champ à diverses époques de son autonomisation par rapport au champ du pouvoir dans lequel il est partiellement enveloppé.

Brèves incursions

Dans ces chapitres, les cas de Baudelaire, de Zola, de Manet, de Mallarmé, de Gide, de Duchamp, sont évoqués à titre d'exemples _ et ce sont souvent ces brèves incursions dans l'histoire littéraire " sociologisée " ou l'histoire de l'art qui présentent le plus d'intérêt pour le lecteur qui n'entend pas forcément chercher chez Bourdieu un modèle méthodologique, voire une théorie à laquelle se rallier pour coiffer ou orienter ses propres travaux, mais plutôt des incitations de recherche, souvent très intelligemment esquissées dans ce livre. Ce qui donne à celui-ci son allure batailleuse et lui vaudra sans doute la polémique cherchée, ce sont les incursions dans le champ tel qu'il se présente aujourd'hui, avec les attaques voilées ou directes que Bourdieu lance contre les philosophes-journalistes (Bernard-Henri Lévy, pour ne pas le nommer) et les " consécrateurs illégitimes " que sont les journalistes tout court, dans la presse et les médias audiovisuels. Le livre s'achève d'ailleurs sur un vigoureux manifeste pour une Internationale des intellectuels légitimes (exclusivement patentés par la légitimation de leurs pairs), contre la restauration idéologique qui nous menace et le pouvoir des médias. Le signataire de ce compte rendu est tout prêt à adhérer à ce manifeste (appelé par ironie préventive " Pour un corporatisme de l'universel "), à la condition, comme le dit Bourdieu lui-même en une formule qu'on souhaite ne pas être dénégative, qu'il ne serve pas à assurer " le leadership d'un intellectuel ou d'un groupe d'intellectuels ".

Bataille pour l'hégémonie

Car le problème avec la théorie sociologique de la concurrence dans le champ, c'est que la recherche, loin d'apparaître comme une entreprise collective, prend l'allure d'une bataille pour l'hégémonie de la théorie sociologique elle-même, donc de son principal représentant. Certes, une cure de Bourdieu s'impose à tous les producteurs de culture, créateurs et critiques, pour prendre sur eux le point de vue objectif et historique qui leur permettrait de sortir de la méconnaissance de leur propre pratique et de leur propre place institutionnelle. Mais l'humeur querelleuse ou volontiers méprisante de Bourdieu, en particulier contre les représentants de ce qu'il appelle " l'idéologie charismatique de la création " et plus généralement contre tous ceux qui ne pensent pas comme lui ou se servent de termes (par exemple, la génétique littéraire) qui font obstacle ou diversion à son propre projet intellectuel, a de quoi inquiéter, quand on songe à la position de pouvoir que Bourdieu occupe lui-même dans le champ et sur laquelle il ne s'explique guère. On peut légitimement avoir de la recherche une vision moins conquérante, plus fédérative, plus synergétique. Dans cette perspective, et pour le type de recherche que Bourdieu a initié (en quoi il est un authentique créateur, marquant une rupture et une novation), les Règles de l'art sont sans aucun doute un livre à intégrer de façon active, donc critique, dans la réflexion de tout chercheur bêcheur, irriguant ou magnétisant le champ littéraire (ah ! que cette image est parfois irritante). Mais, pour ce qui concerne Sartre, à qui Bourdieu s'en prend encore dans un article sur Faulkner qui répond,

cinquante ans après, à celui que lui avait consacré le jeune auteur de la Nausée et du Mur, on voudrait que le sociologue se règle davantage sur le style littéraire de ce dernier, plutôt que sur son écriture philosophique. On lui soufflerait ainsi cette conclusion en forme de parodie : " Dieu n'est pas un savant, M. Sartre non plus. " Ce qui nous permettrait de conclure à notre tour : " Si seulement M. Bourdieu consentait à livrer son savoir avec un peu plus d'art du raccourci. "

Bourdieu sur le métier

Utile introduction à l'oeuvre du sociologue, " Raisons pratiques " est aussi une prise de position sur le statut de l'homme de science

Le Monde, 28 octobre 1994

L'analyse sociologique "offre quelques-uns des moyens les plus efficaces d'accéder à la liberté que la connaissance des déterminismes sociaux permet de conquérir contre les déterminismes". En introduisant ainsi *Raisons pratiques*, recueil de cours ou de conférences donnés entre 1986 et 1994 au Japon, aux Etats-Unis, en Allemagne et en France, Pierre Bourdieu délimite d'emblée le cadre théorique de sa démarche. Récusant comme naïve et illusoire une philosophie du sujet et ce qu'il considère comme ses différents avatars dans les sciences sociales _ les notions d'individu, d'acteur, de rôle, de motivation par exemple _ il postule que les "agents" sont à la fois agis et agissants. Les actions, les options, les stratégies dans lesquelles ils s'engagent ne contiennent pas, en elles-mêmes, leurs raisons et leur explication; autrement dit, contrairement à ce qu'on croit spontanément, nul ne fait des choix en toute liberté et en pleine connaissance de cause. Ces choix, toutefois, ne sont pas non plus directement contraints de l'extérieur par la position que ces agents occupent dans les différents "champs sociaux". Ils sont orientés de l'intérieur par leurs dispositions, leur "sens pratique", ce système acquis, socialement construit et très profondément intériorisé, de capacités cognitives, de principes de vision et de division du monde, de hiérarchies, de préférences ou de goûts que Pierre Bourdieu englobe dans le concept d'"habitus". La tâche ou le "métier" du sociologue consistent donc à dépasser les idées abusées du "sens commun" pour analyser "la relation à double sens entre les structures objectives (celles des champs sociaux) et les structures incorporées (celles de l'habitus)" qui, dépendantes des premières, contribuent en même temps à les instituer et à les reproduire. Entreprise que Pierre Bourdieu a menée, notamment dans ses analyses de la reproduction sociale par l'école (la logique du système et celle des stratégies familiales concourant à maximiser le "capital culturel" des "héritiers"), de la constitution différenciée des goûts et des manières d'être (les écarts étant des signes socialement distinctifs) ou de la production des oeuvres culturelles (à l'articulation du champ interne des formes et du champ externe des forces).

Ceux qui ne sont pas ses lecteurs familiers trouveront dans ce livre précis et condensé les grandes lignes de ses principaux travaux. La forme orale initiale et le souci de communication face à un public le plus souvent étranger donnent, en effet, clarté et vivacité à un propos qui entend aller à l'essentiel. Quant aux initiés, ils liront avec plus

d'intérêt l'ensemble intitulé "Esprits d'Etat", où la perspective de Pierre Bourdieu est à la fois systématisée et radicalisée. Il y souffle comme un vent d'insurrection critique contre ce Moloch, l'Etat, "lieu par excellence de la concentration et de l'exercice du pouvoir symbolique", d'autant plus efficient qu'il repose sur un consensus inconscient, fait d'évidences partagées: "L'obéissance que nous accordons aux injonctions étatiques ne peut être comprise ni comme soumission mécanique à une force ni comme consentement conscient à un ordre (au double sens)." Si les multiples "rappels à l'ordre" de l'Etat fonctionnent si bien, c'est qu'ils en appellent aux structures cognitives et aux catégories de perception qu'il a instaurées et inculquées, et selon lesquelles il est perçu, y compris par ceux qui détiennent une partie de son monopole _ la bureaucratie et, surtout, la "noblesse d'Etat". Marx s'était trompé en ne voyant en eux que des usurpateurs, car il ignorait "les effets bien réels de la référence obligée aux valeurs de neutralité et de dévouement désintéressé au bien public" qui donnent à la vertu une plus-value symbolique. Il n'y a pas d'acte totalement désintéressé ou gratuit, dit Pierre Bourdieu, mais il peut y avoir des intérêts bien compris qui visent un profit d'universel. La conclusion, nullement libertaire, et évidemment d'actualité, est que "la morale n'a quelque chance d'advenir, particulièrement en politique, que si l'on travaille à créer les moyens institutionnels d'une politique de la morale". Reste, derrière tout cela, une question épistémologique: comment s'en sortir et penser l'Etat contre l'Etat, qui, lui-même, est dans les têtes, quand on est un chercheur, un professeur au Collège de France, comme Pierre Bourdieu, ou, tout simplement, un fonctionnaire, un agent et serviteur de l'Etat? Plus généralement, comment arriver à déchiffrer la logique d'un ordre social qui détermine les positions, dispositions et prises de position que l'on peut soi-même y prendre? Par une "double rupture", affirme l'auteur, qui renvoie dos à dos l'idéalisme du savant dans sa tour d'ivoire, à l'abri des déterminismes socio-historiques, et le relativisme qui le restreint à ces déterminismes. Double rupture qu'instaure le champ scientifique, cet "univers social comme les autres", avec ses luttes, ses enjeux, ses rapports de forces, qui est aussi un "monde à part" où "les lois positives de la cité savante sont telles que les citoyens de la science ont intérêt à la vertu". La question initiale ne s'en trouve cependant que déplacée, car il faut bien envisager, non comme résultat, mais comme préalable, l'autonomie relative de la conscience de celui qui pense cette "cité savante", dont il est partie prenante, d'un méta-point de vue, comme s'il était lui-même à part. Aussi, en refermant ce livre, qui restera comme une utile introduction à l'oeuvre de Pierre Bourdieu, est-on tenté de s'insurger contre l'exorbitant privilège de l'homme de science, désabusé et distingué du sens et du sort communs.

Pierre Bourdieu choisit la grève contre la barbarie

Par SYLVIA ZAPPI, LM, 14 décembre 1995

La salle vibre à l'unisson, mais c'est le sociologue Pierre Bourdieu qu'elle attend. D'une voix à peine audible, l'auteur de *La Misère du monde* cherche ses mots pour dire son engagement. « Je suis venu dire notre soutien à tous ceux qui luttent depuis trois semaines contre la destruction d'une civilisation, associée au service public, celle de

l'égalité républicaine des droits », en opposition à ces « intellectuels qui ne comprennent pas le mouvement » et qui « découvrent avec stupéfaction le gouffre entre la compréhension rationnelle du monde incarnée, selon eux, par Alain Juppé et le désir profond des gens ». « Cette crise est une chance historique pour la France et tous ceux qui refusent la nouvelle alternative : libéralisme ou barbarie. » Devant un public ravi, le professeur au Collège de France lance une attaque en règle contre les élites et les technocrates, « cette noblesse d'Etat qui puise la conviction de sa légitimité dans le titre scolaire et dans l'autorité de la science, économique notamment ». Pierre Bourdieu s'en prend particulièrement à Alain Juppé et à sa volonté d'« une France sérieuse » et « heureuse ». Il fustige « ces gens sérieux » qui « savent où est le bonheur du peuple contre sa volonté » et « qui ne comprennent pas que ce peuple s'oppose à lui ». En concluant sur la nécessité de réinventer le service public « ce sont des problèmes trop importants pour être laissés à des technocrates aussi suffisants qu'insuffisants », Pierre Bourdieu invite les intellectuels à jouer leur rôle aux côtés des grévistes, des syndicats et des associations : trouver des solutions « inventives ». Mais les propositions ne sont visiblement pas encore au rendez- vous.

Pierre Bourdieu et le journalisme : exercice de défiance

Par NICOLAS WEILL, 24 janvier 1997

On peut ainsi déplorer avec Pierre Bourdieu le caractère circulaire d'une information qui, selon lui, s'alimenterait moins aux sources qu'à un effet de milieu et à des discussions entre journalistes. Il est sans doute vrai, et décevant à la fois, de constater que la concurrence et le passage sous les fourches Caudines du « marché », succédant à la pesante tutelle de l'Etat sur la télévision, sont loin d'avoir permis la diversification de l'offre et ont, au contraire, homogénéisé un discours médiatique, trop lisse à force de consensus. Soucieux d'audience, les médias relèguent de plus en plus les sujets d'information les plus problématiques au profit de rubriques censées faire moins de vagues : le sport, les faits divers, le temps qu'il fait...

FAIBLESSES

La critique de Pierre Bourdieu recevrait en outre un surcroît de force si elle apparaissait ici moins certaine de la supériorité des évaluations internes au monde universitaire et des vertus de la cooptation (naguère étudiées par lui sous l'angle de la fameuse « reproduction » des élites).

Pierre Bourdieu devient la référence intellectuelle du « mouvement social »

Sociologue, professeur au Collège de France, Pierre Bourdieu est la principale référence intellectuelle de ceux qui, à gauche de la gauche, se réclament du « mouvement social » tout en s'inscrivant dans une perspective européenne. Ses amis et lui songent à s'engager plus directement dans le combat politique en présentant des listes aux élections européennes de juin 1999. AUTOUR DE REVUES, de journaux et de livres, qui connaissent une diffusion inusitée, un mouvement, qui se veut porteur d'une critique radicale, prend forme et s'exprime de façon militante. Ainsi, en quelques semaines, une association a été mise sur pied pour réclamer la taxation des mouvements de capitaux à caractère spéculatif. LE SUCCÈS des petits livres de la collection Liber/Raisons d'agir ouvrages d'« intervention » mis en librairie au prix de 30 francs surprend les diffuseurs.

Par ARIANE CHEMIN, LM , 8 mai 1998

Depuis décembre 1995, en effet, de manière de plus en plus fréquente, le professeur au Collège de France intervient dans le débat public. Soutien aux grévistes de décembre 1995, soutien aux chômeurs, dénonciation des retraites par capitalisation, de l'Accord multilatéral sur l'investissement (AMI) : M. Bourdieu s'engage. Dans Le Monde du 8 avril, il publie son texte le plus politique : « Pour une gauche de gauche ». Indigné par le « triste spectacle » de la classe politique et des médias après le « vendredi noir » des élections aux présidences de région, il dénonce les « faux-semblants de la gauche ``plurielle`` », la « troïka néolibérale Blair-Jospin-Schröder » et appelle tous « les mouvements sociaux qui se développent depuis 1995 » à se fédérer dans une « internationale de la résistance » M. Bourdieu parle d'engagement « en armes scientifiques ». Il s'y résout « la mort dans l'âme », quoique sans risque. Ses interventions « rencontrent une demande d'honnêteté, de constance, de rigueur, d'autonomie par rapport au pouvoir », explique M. Lebaron, le jeune président de Raisons d'agir, maître de conférences en sociologie à l'université d'Amiens. « Son aura s'explique par sa manière de dire des choses fortes et simples sur le sens de la révolte, et par le fait qu'il n'est pas dans l'institution », estime Annick Coupé, responsable de SUD-PTT. « Au moment où nous pensons que nous avons besoin de réfléchir, son prestige nous donne une légitimité et conforte notre démarche », ajoute-t-elle. Dans son « point de vue » au Monde du 8 avril, M. Bourdieu regrette que les déceptions engendrées par la gauche « renvoient vers l'extrême gauche les plus désespérés ». Il préfère aux partis les forces nouvelles, associatives ou syndicales. En septembre, il signera avec Claude Debons, un des responsables de la FGTE-CFDT et de Tous ensemble, en opposition avec Nicole Notat, et des intellectuels et syndicalistes allemands, Les Perspectives de la contestation, chez Syllepse.

Ce qui échappe aux procureurs de Pierre Bourdieu

Par PAR GERARD MAUGER, LM, 26 juin 1998

MÊME si, comme on l'entend dire parfois, elles n'avaient fait que rappeler ce que tout le monde savait déjà, les analyses de Pierre Bourdieu et du collectif Raisons d'agir n'auraient pas été inutiles. D'abord parce qu'elles répondent, de toute évidence, à une attente. Ensuite parce que leurs détracteurs les plus mal intentionnés doivent concéder que « tout n'y est pas faux ». Laurent Joffrin (Libération) accorde que la corporation des journalistes, « déjà mal en point », « doit effectivement faire le ménage, dénoncer les impostures, sanctionner les dérapages ». Marc Lazar (dans Esprit) ressent « l'urgence de la réflexion » sur « les réels défis que la France doit relever concernant le travail, le lien social ou encore le devenir de la démocratie représentative ». Plus amène, Alain Bergounioux (dans Le Monde) convient que « des réformes institutionnelles ne sont pas suffisantes pour être à la hauteur de l'actuel malaise social » et que les mouvements sociaux « traduisent des problèmes réels », etc. Mais on ne saurait se contenter d'enregistrer l'écho approuvateur des analyses et des prises de position de Bourdieu et de Raisons d'agir. Sans pouvoir entreprendre ici une analyse méthodique de leur réception, force est de constater que le sens même de l'entreprise échappe aux catégories de l'entendement politique de bon nombre de journalistes, d'intellectuels ou d'hommes politiques : qu'il s'agisse de tel herméneute perspicace qui, sous l'abstraction du langage savant, reconnaît la pensée d'Arlette Laguiller, du provincial « in » qui réclame du « neuf », du procureur bienveillant qui accuse « une gauche protestataire antipolitique » de décourager Billancourt, de l'esprit fort « qui résiste à la culpabilisation », ou encore de tel spécialiste méconnu de l'oeuvre de Bourdieu qui s'interroge sur les fondements empiriques de ses prises de position, etc. Il faudrait pouvoir montrer ce que ces jugements doivent à la morgue mondaine d'untel qui évoque les « élèves méritants » de Bourdieu, à la paranoïa de tel autre qu'effraie « l'empire Bourdieu », au ressentiment mesquin contre « le grand chef de la sociologie française », ou à la haine bien-pensante contre « la voyoucratie intellectuelle » qui l'entoure. Quels qu'en soient les motifs, ces réactions d'auteurs ou de lecteurs de Libération, du Monde, d'Esprit, etc., qui s'étagent de l'incompréhension totale à l'insulte rageuse, de la parfaite ignorance à la déformation cynique, révèlent quelques-uns des obstacles qui s'opposent à une entreprise qui s'efforce de rompre avec les formes routinisées de l'engagement intellectuel. D'où cette tentative pour aider ceux qui en ont le pouvoir à « faire le ménage, dénoncer les impostures, sanctionner les dérapages ». En rappelant d'abord le sens d'une entreprise mal comprise. En rectifiant ensuite une déformation, bien ou mal intentionnée, mais quasi systématique, de nos prises de position.

L'interpellation des problématiques dominantes dans le champ politique se heurte à la fermeture d'un univers prioritairement préoccupé par sa propre reproduction, ses problèmes de courants, de tendances, ses « trucs » électoraux, etc. et à la dépolitisation qu'elle induit. Autisme du champ politique que renforce le champ médiatique en excluant, dévoyant ou neutralisant, sans même le vouloir, toute parole qui tente de réintroduire la politique dans un champ politique dépolitisé par sa propre fermeture : d'où l'écho apparemment miraculeux qu'ont trouvé en dehors du circuit médiatique les

premiers livres de la collection « Liber/Raisons d'agir ». Tout se passe comme si les catégories de l'entendement médiatico-politique faisaient écran à toute initiative politique novatrice systématiquement réduite au passé-dépassé ou à une résurrection inespérée : résurgence d'« une gauche de la gauche », « radicale », « rouge » ou « absolue » en Allemagne, fantôme des groupuscules d'antan ou spectre de l'homme au couteau entre les dents. L'idée même d'un intellectuel collectif autonome, qui s'efforce de résister à toute tentative d'instrumentalisation, libre de ses soutiens comme de ses critiques, aussi éloigné des compromis et des compromissions prudentes de l'intellectuel organique et du compagnon de route que des fulgurations irresponsables du prophète inspiré, échappe autant au schème léniniste de « l'avant-garde éclairée » ou de « la minorité agissante » qu'à la croyance obtuse qu'il n'y a de critique qu'irresponsable et qu'il n'y a de réalisme que dans l'obéissance aux injonctions « scientifiques » de l'utopie néolibérale relayée par les appareils du parti au pouvoir. La compréhension d'une intervention dans le champ politique qui se fonde sur des compétences acquises dans le champ scientifique se heurte à la conception scolastique qui réduit l'usage politique des sciences sociales à une exégèse pour initiés, à la dévotion rendue aux textes sacrés ou à la remise de soi à un maître à penser, ou, à l'inverse, à l'arrogance de tous ceux qui pensent avoir la science sociale infuse, un peu comme ces duchesses du XVIIIe siècle qui estimaient avoir à se prononcer ès qualités sur la validité des résultats des sciences physiques.

Dans notre lutte pour l'autonomie, enfin, il ne s'agit pas tant de « garder les mains propres » que de garder les mains libres. Mais que les politiques se rassurent : aucun d'entre nous n'a d'ambitions politiques. Que les intellectuels médiatiques se tranquillisent : aucun d'entre nous n'a la prétention de « régner sur le journalisme intellectuel » où ils font sans partage la pluie et le beau temps depuis une bonne vingtaine d'années. Cela dit, nous n'avons pas pour autant l'intention de nous taire et de les laisser faire. Cette « erreur » sur le sens de l'entreprise a pour corollaire la falsification plus ou moins délibérée de nos prises de position. Nous sommes crédités un peu partout d'un article en trop : « Pour une gauche de gauche », disions-nous (Le Monde du 8 avril) et non « Pour une gauche de la gauche » (comme l'écrit fautivement un expert en fraudes staliniennes). Derrière Bourdieu, Joffrin devine Thorez et des « conceptions déjà en vigueur dans le PCF des années 50 », à moins que ce ne soit Arlette... Marc Lazar voit rouge : Raisons d'agir, parole d'expert, n'est rien d'autre selon lui qu'une résurrection des maoïstes de La Cause du peuple. Ceux qui s'efforcent à longueur de colonnes d'identifier la critique de l'Europe néolibérale des banquiers au nationalisme confondent Bourdieu et Pasqua, quand ce n'est pas Le Pen... Entreprises délibérées de désinformation ou incompréhension ? Si incompréhension il y a, il faudrait mettre au jour ce qu'elle doit aux interminables règlements de comptes de nos détracteurs avec leur propre passé « révolutionnaire ». Comment comprendre « l'irrésistible fascination pour la révolte ou la révolution » qu'ils nous prêtent, sinon comme une projection de leur passé abhorré ? Comment comprendre autrement la réduction simpliste de toute analyse critique du champ politique à « la vieille hostilité de la gauche à la démocratie représentative et au réformisme », à l'opposition rituelle entre « démocratie formelle » et « démocratie réelle », « libertés formelles » et « libertés réelles » ? Comment rendre compte de leur incapacité à concevoir le soutien aux mouvements sociaux en dehors de la croyance illuminée au peuple rédempteur ou du populisme conservateur ? Alors même que l'autonomie que nous revendiquons autorise précisément le soutien, sans délivrer de chèque en blanc, au mouvement du 93 comme à celui de novembre-

décembre 1995, qui affirmaient la nécessité de services publics efficaces et égalitaires dans leur fonctionnement et dans leurs effets, au mouvement des chômeurs contre les effets destructeurs de la précarisation généralisée ou aux mouvements récents contre l'AMI et pour la taxation des capitaux ou encore au mouvement des sans-papiers.

Et que dire de ceux qui comparent la « nouvelle résistance » des maoïstes de 1969 à notre inquiétude, face au vendredi noir des élections aux présidences régionales, à la radicalisation d'une partie de la droite en perdition, à la persistance du succès électoral du FN, à la montée du racisme dans la société française et à l'autosatisfaction d'un gouvernement qui interprétait ces résultats électoraux comme des victoires ? Quant à ceux qui nous reprochent l'absence d'« une critique vraiment critique » de la gauche officielle, ils peuvent d'ores et déjà se reporter aux indications contenues dans Contrefeux et dans les derniers numéros d'Actes de la recherche en sciences sociales. Qu'ils sachent aussi que nous ne décevrons pas leurs attentes. En ce qui concerne enfin « les critiques » de la sociologie de Bourdieu, faute de pouvoir leur accorder un intérêt scientifique quelconque, force est de s'interroger sur les ressorts de ces entreprises de disqualification. Les unes jouent de l'anti-intellectualisme ordinaire : dans l'incapacité de discréditer l'oeuvre, il s'agit de déconsidérer les intellectuels en général et « le sociologue » qui parle « du haut de sa chaire du Collège de France » en particulier. « Illisible », dira-t-on alors, confessant innocemment ce qu'on en comprend : c'est-à-dire à peu près rien. « Obscur », déclarent ceux dont l'ordinaire respect à l'égard de ce qu'ils n'ont pas lu ou pas compris s'inverse ici en dénigrement. D'autres, plus téméraires, croient critiquer la sociologie de Bourdieu en pourfendant la vulgate structuralo-marxiste des années 60, révélant ainsi naïvement qu'ils n'ont sans doute jamais dépassé le stade du oui-dire dans leur étude d'une oeuvre certes difficile. D'autres encore reprennent le couplet de l'insurrection humaniste contre la sociologie inauguré au début du siècle par les adversaires de Durkheim... En dévoilant, chacun à sa manière, leur ignorance, ils révèlent aussi le principe profond de leur contresens sur Raisons d'agir ; s'ils avaient lu ce qu'ils croient critiquer, peut-être auraient-ils compris qu'il ne peut y avoir d'intellectuels qu'autonomes.

Un homme de combat

Admiré par les uns, qui vantaient son charme, critiqué par les autres, qui le jugeaient sectaire, Pierre Bourdieu était un homme de conviction

THOMAS FERENCZI, LM, 26 janvier 2002

Beaucoup de ceux qui se sont trouvés en conflit, à un moment ou à un autre, avec Pierre Bourdieu se délectent du jugement cinglant porté sur lui par Raymond Aron, qui, dans ses Mémoires, le compare à « un chef de secte, sûr de lui et dominateur », et le déclare « impitoyable à ceux qui pourraient lui faire ombrage ». Peut-être n'ont-ils pas relevé, dans ce même livre, deux pages auparavant, le passage dans lequel Raymond Aron souligne que ses relations avec ses assistants furent toujours « difficiles ». « Aussi bien, ajoute-t-il, Pierre Bourdieu, qui était mon assistant au début des années 1960, ne parlait-

il pour ainsi dire jamais quand il assistait à mes séminaires. » Il y a sans doute dans ce silence persistant d'un jeune universitaire face à son prestigieux patron la gêne du provincial issu d'un milieu modeste confronté aux brillants esprits de la capitale, comme il y a probablement dans la violence qui lui sera ensuite reprochée - violence d'un discours volontiers polémique, intransigeance dans les relations humaines, méfiance à l'égard des autres, sentiment d'incompréhension considéré souvent comme un signe d'arrogance - une sorte de revanche sur les humiliations du passé. Ce fils d'un petit fonctionnaire du Béarn, amateur de rugby autant par atavisme régional que par goût de la mêlée, de l'affrontement et de l'épreuve de force, ne s'est jamais senti à l'aise dans les salons parisiens. Il a longtemps gardé de ses origines une forte suspicion à l'égard des facilités - rhétoriques ou financières - des « héritiers ». Son écriture même, comme un sillon profond tracé sur la page, témoigne de ce refus du brio, de l'élégance, du chic qui étaient pour lui les signes de l'exclusion. On comprend mieux pourquoi cet homme timide et exigeant aimait s'entourer d'une équipe de collaborateurs avec lesquels il pouvait se sentir en confiance, pourquoi aussi il pardonnait mal à ceux qui le quittaient, pourquoi il apparaissait à ceux qui étaient extérieurs au cercle, soit qu'ils y aient appartenu naguère, soit qu'ils aient choisi d'autres écoles de pensée, comme un homme sectaire. Mais pour ceux qui avaient le privilège de compter au nombre de ses interlocuteurs - étudiants, chercheurs, collègues, voire parfois journalistes -, Pierre Bourdieu était un homme ouvert, affable, attentionné. Pédagogue de talent, il savait jouer de son léger accent du Sud-Ouest, de son sourire et de son charme pour rendre vivantes les analyses les plus complexes et faire de son public le complice enchanté de ses démonstrations. Dans les années 1960, il tenait séminaire, avec Jean-Claude Passeron, à l'École normale supérieure, au moment où, en ce même lieu, Lacan réunissait ses adeptes et Althusser ses disciples. Il expliquait Durkheim et Weber aux apprentis sociologues, développait déjà quelques-uns des thèmes qui allaient devenir des éléments-clés de sa doctrine, n'hésitait pas à quitter les hauteurs de la théorie pour entrer dans les détails de la méthode, toujours soucieux d'éviter le non-dit, l'à-peu-près, l'implicite, qui favorisent les gens cultivés et desservent les autres. Il défendait alors l'idée d'une « pédagogie rationnelle », susceptible de limiter, autant que possible, les avantages des « héritiers », trop habitués à rédiger d'habiles dissertations qui, sans être ni vraies ni fausses, relevaient, selon lui, de la catégorie du « même pas faux », prestation suffisante pour obtenir la moyenne à l'examen. Pierre Bourdieu mettait dans son enseignement de la flamme, de l'humour, de l'énergie. Il avait quelquefois la dent dure, mais séduisait par sa rigueur et son savoir. A mesure qu'avancait sa carrière, le nombre de ses « fans » augmentait. Son charisme éclatant allait captiver ses auditeurs de l'École des hautes études puis ceux du Collège de France, comme ceux des nombreuses universités étrangères où il était très souvent invité. Ses conférences étaient des événements : l'homme était désormais une vedette, le savait et ne s'en plaignait pas. Même s'il affirmait n'avoir aucun pouvoir dans l'Université, il était conscient de son influence intellectuelle et goûtait sans honte cette gloire croissante. Devenu un personnage public, Pierre Bourdieu allait, plus que jamais, donner libre cours à sa fibre pamphlétaire, prêtant le flanc aux accusations d'intolérance et de dogmatisme. Ses victimes seraient les journalistes, les essayistes, les « intellectuels médiatiques », tous ceux qui, à l'en croire, occupaient indûment les colonnes des journaux et les plateaux de télévision. Il y avait une part de jeu dans cette sévérité. Pierre Bourdieu n'était pas le bloc de certitudes que certains se plaisaient à voir en lui. Sa pensée était toujours en mouvement. Il lui arrivait d'hésiter, de tâtonner, de remettre plus de vingt fois son

ouvrage sur le métier. Mais c'était un homme de combat. Et dans le combat on n'affiche pas ses doutes.

Adversaire de la pensée unique

Par CAROLINE MONNOT ET SYLVIA ZAPPI, LM, 26 janvier 2002

Plus je vieillis, plus je me sens poussé au crime ». En avril 1998, Pierre Bourdieu fait une rare confidence à Laure Adler sur France 2 . Et il ajoute : « désormais je transgresse des lignes que je m'étais interdit de transgresser ». La posture n'est pas factice. A l'époque, cela fait bientôt trois ans que le sociologue s'est engagé dans l'arène militante. L'hiver 95 et les grèves qui l'ont accompagné ont fait naître un autre Pierre Bourdieu. Non pas que le professeur du Collège de France se soit jusqu'alors cantonné à une réserve purement académique et ait fui tout engagement. Très tôt, il estime que c'est son rôle d'intellectuel. Dès les années 60, ses travaux critiquent le colonialisme français en Algérie. Ses ouvrages de sociologie sur la reproduction des élites servent de référence à la génération 68. En 1981, il franchit une première étape : il est l'un des premiers à soutenir le syndicat Solidarnosc contre la répression du pouvoir communiste polonais. Cette même année, il encourage la candidature de Coluche à l'élection présidentielle. Mais il hésite encore à rompre avec la gauche officielle. En septembre 1988, il salue dans les colonnes du Monde « la vertu civile » de Michel Rocard, premier ministre signataire des accords de Matignon sur la Nouvelle Calédonie. Quelques mois plus tard, il réalise un rapport sur les contenus de l'enseignement au lycée, à la demande du ministre de l'enseignement de l'époque : Lionel Jospin.

Viendront ensuite les premières prises de distance avec la guerre du Golfe contre laquelle il pétitionne. Visiblement La Misère de monde, vaste enquête sur les exclus qu'il coordonne en 1993, provoque chez lui un déclic. Le véritable tournant militant s'effectue aux côtés des manifestants de décembre 1995 contre le plan Juppé sur les retraites. Furieux du soutien apporté par la revue Esprit à la direction de la CFDT qui approuve la politique gouvernementale, Pierre Bourdieu lance son « appel des intellectuels en soutien des grévistes ». Une rupture ? « Non, c'est une accélération » explique le sociologue Loïc Wacquant, « en complète continuité avec tous ses travaux depuis l'Algérie. Il a eu, à ce moment là, le sentiment aigu que des menaces très fortes pesaient sur les conquêtes sociales. Avec les cheminots, il défendait une civilisation ». Le 12 décembre, c'est une sorte de baptême du feu. Avec d'autres, il est convié, salle Traversière, à une réunion de solidarité avec les grévistes de la SNCF. Pierre Bourdieu, prend la parole d'une toute petite voix. C'est la première fois qu'il s'adresse à un tel auditoire. Il a un trac fou. Il y a là des faiseurs de grève, des postiers, des enseignants, des associations de chômeurs, des militants de base de la CGT, de Sud, de la CFDT... On est loin du Collège de France. Et dans les mémoires syndicales reste l'image d'un universitaire totalement intimidé. « Les interventions de ce type, Bourdieu ne savait pas faire. Je l'ai vu quelques semaines plus tard, à une réunion boulevard de la Chapelle, tellement terrorisé qu'il a du avaler deux whiskies pour se donner du courage avant de prendre la parole », se souvient Pierre Contessenne, de Sud aérien. Le sociologue

s'accroche. Depuis quelques mois, il travaille avec le Réseau d'alerte sur les inégalités (RAI) dans lequel se retrouvent des syndicalistes et des chercheurs. « Cela le passionnait de voir des sociologues sortir de leur laboratoire pour créer une pensée collective », se remémore Annie Pourre, l'une des animatrices de Droits devant !

Là où les journalistes croisent un Pierre Bourdieu ombrageux, cassant, obsessionnellement sur ses gardes, les acteurs de 1995 voient « un type gentil, ouvert, pas un mandarin », comme le souligne Philippe Mangeot, ancien président d'Act-Up et rédacteur en chef de Vacarme. « c'était quelqu'un de très ouvert, même quand on critiquait ses lubies », raconte Gilles Sainati, du syndicat de la magistrature. « Il avait quand même un côté grand ponton. Au départ, il faut dire ce qui est, il ne comprenait absolument rien aux mouvements sociaux, mais avec nous il était attentif » indique un postier. « Il ne jouait pas à l'ouvrier » remarque Henri Célié, responsable de Sud Rail. Ni au « lèche cul », selon les termes d'Annick Coupé, porte parole du Groupe des dix : « Il n'hésitait pas à être dur et critique dans son soutien ». Il découvre là un monde sans révérences : « tout le monde le vouvoyait sauf nous. On n'était pas dans un rapport de l'intellectuel face aux militants mais ensemble pour analyser ce qui se passait », complète Annie Pourre. Pour assumer cette « position de voisin critique » comme l'appelle Gérard Mauger, sociologue, directeur de recherche au CNRS, il lance avec quelques « disciples », Raison d'agir. La collection se veut « un intellectuel collectif autonome », c'est à dire indépendant des partis. Les grèves s'amenuisant, le sociologue va chercher, presque frénétiquement, un fil entre les différents mouvements de résistance à la « pensée unique ». Cela va des sans-papiers aux mal logés, en passant par les chômeurs et par les collectifs dénonçant la privatisation de la culture. Parallèlement, lui qui avait placé beaucoup d'espoir dans la CGT en décembre 1995, qui avait souhaité rencontrer Bernard Thibault dès l'accession de ce dernier au secrétariat général, entretient désormais une relation d'amour déçu avec la centrale de Montreuil.

Convaincu que ce qu'on commence à appeler les nouveaux mouvements sociaux sont porteurs d'un projet politique alternatif, il s'investit dans « l'appel pour l'autonomie du mouvement social », provoquant les grincements de dents de l'extrême gauche trotskiste. Alors qu'on l'attend ardent soutien d'Attac, il en signe l'appel mais ne s'investit guère. « Il craignait la reproduction d'une nouvelle forme de pensée unique », indique Annie Pourre. « Le côté centralisé d'Attac lui déplaisait. Lui, insistait beaucoup sur le fonctionnement en réseau », souligne Annick Coupé. « Dans son esprit, Attac avait moins d'ancrage social que le mouvement des chômeurs » explique Patrice Spadoni des Marches européennes contre le chômage. C'est là où on l'attend le moins qu'il se porte. Amené par l'essayiste Didier Eribon, il participe à une manifestation d'Act up et est aussitôt convaincu par leurs méthodes d'action. « Il a cru qu'un mouvement homo comme Act up pouvait être le nouveau fer de lance du mouvement social », se remémore Philippe Mangeot. Cela ne marche pas. On le retrouve en juillet 2000 à Millau au procès de José Bové et des militants de la Confédération paysanne. Avec son costume en lin et son chapeau blanc, des militants le surnomment « le planteur créole ». A soixante-neuf ans, il découvre alors l'auto-stop. La voiture qui doit le ramener au train tombe en panne sur le plateau du Larzac. Pour lui, c'est l'aventure ! Avec ses amis syndicalistes, il est pris en charge par un automobiliste local. Quelques jours plus tard, ce dernier recevra, en guise de remerciement, une sélection fournie des ouvrages de Pierre Bourdieu.

Pierre Bourdieu, celui qui dérangeait, par Jacques Bouveresse

Le Monde, 30 janvier 2002

S'il y a une chose encore plus difficile à supporter que la disparition d'une des figures majeures de la pensée contemporaine et, pour certains d'entre nous, d'un ami très proche, c'est bien le rituel de célébration auquel les médias ont commencé à se livrer quelques heures seulement après la mort de Pierre Bourdieu. Comme prévu, il n'y manquait ni la part d'admiration obligatoire et conventionnelle, ni la façon qu'a la presse de faire (un peu plus discrètement cette fois-ci, étant donné les circonstances) la leçon aux intellectuels qu'elle n'aime pas, ni la dose de perfidie et de bassesse qui est jugée nécessaire pour donner une impression d'impartialité et d'objectivité. Si Bourdieu pouvait se voir en première page d'un certain nombre de nos journaux, et en particulier du Monde, il ne manquerait pas de se rappeler la façon dont il a été traité par eux dans les dernières années et de trouver dans ce qui se passe depuis quelques jours une confirmation exemplaire de tout ce qu'il a écrit à propos de l'*"amnésie journalistique"*. De tout ce que les journaux ont publié ces jours derniers à propos de lui, il se pourrait, cependant, que le plus vrai réside, comme c'est souvent le cas, dans la cruauté d'un dessin humoristique qui dit, à lui seul, presque tout : celui de Plantu que Le Monde a publié en première page dans son numéro du 25 janvier. Le président de la République nous a expliqué que *"Pierre Bourdieu vivait la sociologie comme une science inséparable d'un engagement. Son combat au service de ceux que frappe la misère du monde en restera comme son témoignage le plus frappant."* Cette déclaration n'est sûrement pas purement descriptive. On peut y compter : son auteur va désormais s'attaquer avec une ardeur et une énergie redoublées au problème de la "fracture sociale" et à celui de la misère du monde en général.

Karl Kraus a dit de l'Autriche que c'était *"un pays où on ne tire pas de conséquences"* et il a insisté sur le fait que ce que demande le satiriste n'est au fond rien de plus qu'un minimum de logique. Je suis frappé depuis longtemps par ceci : c'est probablement toute notre époque et tout le système dans lequel nous vivons aujourd'hui qui excellent jusqu'à la virtuosité dans l'art de ne pas tirer de conséquences, et en particulier de ne pas en tirer de ce qu'ils ont appris et savent (ou croient savoir) grâce au travail d'intellectuels critiques comme Bourdieu. Une des choses que ceux pour qui être logique ne se distingue plus guère d'être *"dogmatique"* ou *"sectaire"*, pardonneront le plus difficilement à Bourdieu est sûrement d'avoir été un des rares intellectuels d'aujourd'hui à être encore capable de tirer des conséquences. J'ai toujours, je l'avoue, été plus sceptique que Bourdieu sur la possibilité réelle de parvenir à une transformation du monde social par une meilleure connaissance des mécanismes qui le gouvernent. Dans les Méditations pascaliennes, il parle du fait que *"les obstacles à la compréhension, surtout peut-être quand il s'agit de choses sociales, se situent moins, comme l'observe Wittgenstein, du côté de l'entendement que du côté de la volonté"*. Il avait sûrement raison de penser qu'en matière sociale, la volonté de ne pas savoir est aujourd'hui une chose

plus réelle que jamais et que ceux qui, comme l'ont fait en particulier les journalistes, lui ont objecté qu'il ne leur apprenait rien qu'ils ne sachent déjà donnaient souvent en même temps une des plus belles illustrations qui soient de ce que peut être l'ignorance volontaire. Mais il ne faut pas seulement vouloir savoir, il faut aussi vouloir tirer des conclusions de ce que l'on sait et, quand les conclusions à tirer sont des conclusions pratiques, on entre dans un domaine sur lequel l'intellect proprement dit n'a malheureusement plus guère de prise et qu'on ne maîtrise pas mieux aujourd'hui qu'autrefois. Bourdieu, qui, pour des raisons que je n'ai aucun mal à comprendre, n'aimait pas le langage de la "conscience" et de la "prise de conscience", parle de *"l'extraordinaire inertie qui résulte de l'inscription des structures sociales dans les corps"*.

Pour vaincre cette inertie de dispositions qui tiennent à ce que Pascal appelle la *"coutume"*, c'est-à-dire, pour Bourdieu, à l'éducation et au dressage des corps, il faut bien autre chose que la *"force des idées vraies"*, qu'elles viennent de la sociologie ou d'un autre secteur quelconque de la connaissance. Mais il est pitoyable d'entendre dire que, si les choses changent si difficilement et si rarement, c'est à cause du prétendu déterminisme que postule la sociologie et qui persuade les acteurs qu'il est inutile ou impossible d'essayer de les changer. Bourdieu a toujours cherché, au contraire, à la fois à expliquer pourquoi elles sont si difficiles à changer et à montrer comment elles peuvent ou pourraient changer. Il a été justement beaucoup question ces jours-ci de son *"déterminisme"* et même de son *"fatalisme"*, alors qu'il a toujours soutenu passionnément que, s'il est essentiel de commencer par savoir, c'est justement pour avoir une chance de réussir à modifier le cours des choses. *"Ce qui peut sonner"*, dit-il, dans ce que j'écris comme de l'anti-intellectualisme est surtout dirigé contre ce qu'il reste en moi, en dépit de tous mes efforts, d'intellectualisme ou d'intellectualité, comme la difficulté, si typique des intellectuels, que j'ai d'accepter vraiment que ma liberté a des limites." Bourdieu n'a, à ma connaissance, jamais essayé de persuader les intellectuels d'autre chose : leur liberté a des limites, probablement beaucoup plus strictes qu'ils ne sont naturellement enclins à le croire. Mais ils ont trouvé généralement plus commode de faire comme s'il soutenait, de façon inacceptable et insultante pour leur dignité, qu'ils n'ont aucune liberté réelle. L'acceptation supposée, par Bourdieu, de la thèse déterministe ne m'a jamais semblé très différente d'une simple adhésion, constitutive de l'engagement scientifique, au principe de raison et, comme il le dit en termes pascaliens, de la volonté de trouver *"la raison des effets"*, en l'occurrence, de trouver des raisons sociales à des effets sociaux, et plus particulièrement à des effets qui n'ont pas l'air d'être sociaux, mais le sont néanmoins bel et bien.

On parle, dit-il, *"comme si le déterminisme que l'on reproche tant au sociologue, était, tel le libéralisme ou le socialisme, ou telle ou telle préférence, esthétique ou politique, une affaire de croyance ou même une sorte de cause à propos de laquelle il s'agirait de prendre position, pour la combattre ou la défendre ; comme si l'engagement scientifique était, dans le cas de la sociologie, un parti pris, inspiré par le ressentiment, contre toutes les "bonnes causes" intellectuelles, la singularité et la liberté, la transgression et la subversion, la différence et la dissidence, l'ouvert et le divers, et ainsi de suite"*. C'est bien ainsi, malheureusement, que ceux qui se flattent de *"croire à la liberté"* et qui pensent que Bourdieu n'y croyait pas ont parlé la plupart du temps de sa vision du monde social en général et de sa conception de la philosophie, de la littérature et de l'art en particulier. J'ai toujours envié les gens qui sont tellement certains que la liberté est plus facile à

réconcilier avec l'indéterminisme qu'avec le déterminisme. Leibniz, Kant et beaucoup d'autres pensaient justement le contraire et il n'est toujours pas prouvé qu'ils aient tort. Je comprends parfaitement l'impatience et l'irritation avec lesquelles Bourdieu a réagi parfois aux attaques incessantes dont il a été victime sur ce point, spécialement quand elles étaient le fait de philosophes. Il avait justement une connaissance de la tradition philosophique meilleure que celle de beaucoup d'entre eux et il savait mieux que personne qu'elle fournit à ceux qui ont encore envie de les utiliser les moyens d'être nettement plus subtils et plus sérieux sur les questions de cette sorte. *"De toutes les distributions, nous dit Bourdieu, l'une des plus inégales et, sans doute, en tout cas, la plus cruelle est la répartition du capital symbolique, c'est-à-dire de l'importance sociale et des raisons de vivre."*

Je lui suis infiniment reconnaissant de m'avoir appris une chose que j'ai eu pendant longtemps beaucoup de mal à croire : que la répartition peut être tout aussi inégale et cruelle là où on s'y attendrait le moins, à savoir dans le monde intellectuel lui-même. Et je suis convaincu, comme il l'était, que l'intervention de plus en plus directe et l'emprise croissante des médias ne contribuent malheureusement en rien à la corriger, mais ont au contraire pour effet principal d'aggraver de façon systématique et spectaculaire l'injustice et l'arbitraire qui y règnent dans la répartition des dignités et des indignités. *"Il est nécessaire, dit Pascal, qu'il y ait de l'inégalité parmi les hommes, cela est vrai ; mais cela étant accordé, voilà la porte ouverte non seulement à la plus haute domination, mais à la plus haute tyrannie."* Dans le monde des idées, considéré sous l'aspect social, il est également nécessaire ou, en tout cas, inévitable qu'il y ait de l'inégalité et de la domination, mais ce contre quoi protestait Bourdieu est l'empressement avec lequel on s'efforce d'ouvrir, encore plus grande qu'elle ne l'est déjà naturellement, la porte à la tyrannie. Un des passages de Pascal qu'il citait le plus souvent est celui qui a trait au fait que l'on doit rendre différents devoirs à différents mérites et que la tyrannie consiste à exiger pour une forme de mérite un devoir qui ne revient en réalité qu'à une autre : *"La tyrannie consiste au désir de domination, universel et hors de son ordre."* Ce qui fait du pouvoir journalistique une tyrannie n'est pas qu'il s'exerce de façon brutale ou plus ou moins dictatoriale, mais son désir naturel de domination dans tous les ordres, et en particulier dans celui de la culture. En bon pascalien, Bourdieu croyait à la distinction et à l'incommensurabilité des ordres, et en particulier à celles qui existent entre l'ordre du savoir réel et celui de ce qu'on appelle aujourd'hui l'*"information"* et la *"communication"* et il a consacré une bonne partie de son énergie à lutter contre ceux qui ont justement intérêt à les confondre. C'est une des choses qui rendent particulièrement comiques les attaques de ceux qui ont reproché à ses analyses sociologiques d'être responsables de la baisse supposée du niveau des exigences en matière de science et de culture.

Bourdieu aurait sûrement dérangé un peu moins son époque, s'il s'était contenté d'assumer le rôle prévu pour les gens comme lui, celui de l'homme de science, détenteur d'un savoir qui était, dans son cas, énorme et parfois écrasant, que la position d'exception qu'il occupe protège contre le contact avec les réalités et les modes de pensée *"vulgaires"*. Il a dit lui-même qu'il ne s'était *"jamais vraiment senti justifié d'exister en tant qu'intellectuel"*. A la différence de beaucoup d'autres, il n'a pas seulement essayé, mais réussi à exister autrement. ;Quand il parle de ce qui le rapproche de Pascal, Bourdieu mentionne la sollicitude, dénuée de toute naïveté populiste, de celui-ci pour le *"commun des hommes"* et les *"opinions du peuple saines"*. C'est donc à Pascal

que je laisserai le dernier mot sur ce en quoi consistent la grandeur des hommes comme Bourdieu et celle de l'exemple qu'ils nous donnent : *"On tient à eux par le bout par lequel ils tiennent au peuple ; car quelque élevés qu'ils soient, si sont-ils unis au moindre des hommes par quelque endroit. Ils ne sont pas suspendus en l'air, tout abstraits de notre société. Non, non ; s'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont la tête plus élevée ; mais ils ont les pieds aussi bas que les nôtres. Ils y sont tous à même niveau, et s'appuient sur la même terre ; et, par cette extrémité, ils sont aussi abaissés que nous, que les plus petits, que les bêtes."*

Jacques Bouveresse est professeur au collège de france (chaire de philosophie du langage et de la connaissance)